

L-J Lebret, un parcours pionnier à la découverte d'une globalisation à visage humain : de Saint-Malo à Lyon, du Brésil, au Liban et au Sénégal.

oo

Louis –Joseph Lebret est d'abord un fils de Bretagne, de la Bretagne maritime, ouverte sur le large. Son histoire de vie est un parcours de marin. Pour un homme de la mer, il y a toujours un au-delà à découvrir, plus loin que la ligne d'horizon. C'est là la clé du personnage qui fut grand.

Ce n'est pas un hasard si tous les pays où l'a porté son aventure ont des rivages battus par les marées : la France (la Bretagne) d'abord, puis le Brésil, le Sénégal, le Liban, le Viet-Nam..., et je ne cite que les principaux. Le marin, dans ses navigations, est peut-être mieux préparé que tout autre humain aux découvertes, aux étonnements qu'il faut apprivoiser, à l'acceptation de l'autre et de l'ailleurs, comme une posture de cousinage. Je serais tenté de dire : à la mode de Bretagne.

Cette ouverture sans rivage est, spirituellement, une attirance vers l'infini ; scientifiquement, elle conduit à la prise en compte de la globalité, comme fondement épistémologique, tout autant que comme cheminement méthodologique. Le « tout l'homme et tous les hommes » de Lebret et Perroux, voilà bien un paradigme inépuisable.

Pour l'illustrer et argumenter ma conviction, je choisis de situer mon propos sur le registre du témoignage. A partir de 1958, jusqu'en 1966, dans l'étape ultime de sa vie, la plus fertile et la plus accomplie, j'ai entretenu un dialogue personnel quasiment continu avec Lebret recueillant ses souvenirs volontiers évoqués, ses leçons et ses confidences, et partageant ses engagements, jusqu'à ce qu'il émette le souhait que je lui succède à la tête de l'IRFED. C'est à partir de là que je puis tenter de restituer les traits essentiels des étapes qui ponctuent son parcours. J'en distinguerai quatre, marquées d'explorations et de découvertes successives, qui ne s'abolissent jamais les unes les autres, mais font progresser la recherche fondamentale et ses applications toujours plus avant.

1) L'étape des marins-pêcheurs : Saint-Malo.

Lebret, dès son entrée en scène, dispose d'une prime de situation : il est, au départ, étranger au monde de l'économie et des sciences humaines, ce qui va le mettre en position en quelque sorte « native » pour aborder les problèmes, s'attacher à comprendre et à agir. Mais il n'est pas pour autant un autodidacte : sa solide formation scientifique le conduira constamment à organiser, valider, légitimer son savoir.

Un simple rappel des faits : il est envoyé en mission dans le milieu des marins-pêcheurs, à la fois pour leur apporter une ouverture et un message spirituels, et pour mener avec eux une recherche de solution à la grande détresse que connaît le monde de la pêche, à travers l'énorme crise économique et sociale précédant la Seconde Guerre mondiale.

Il prend d'entrée de jeu la posture de la Recherche-Action en lançant une grande enquête-participation sur tout le littoral français, de la Mer du Nord à la Manche, à l'Atlantique et jusqu'en Méditerranée. Il est tout à fait pionnier dans cette approche : Paul Houée l'a bien montré ce matin. Le bilan de cette étape permet d'en tirer deux considérations essentielles par rapport à mon propos :

*C'est une première approche de la globalité, puisque Lebret s'attache à décrire et comprendre toutes les dimensions des problèmes vécus par les hommes dans leur milieu, avec une attention particulière aux interactions entre les phénomènes ainsi observés. On est alors, avant la lettre, dans une perspective systémique ouverte et dynamique.

*Il place l'acteur social au centre de cette dynamique. Il inaugure ainsi la problématique de la « parole des acteurs », tant pour accéder à l'intelligence des situations que pour y répondre dans l'action. Et c'est dans cette lancée qu'il fonde les Secrétariats sociaux maritimes et les Coopératives des Pêches.

2) L'étape lyonnaise et la naissance d'Economie et Humanisme.

La guerre conduit Lebret à se repositionner dans la Province dominicaine de Lyon. Il y vient porteur des expériences qu'il a vécues avec les gens de mer. Il y prend aussitôt de nouveaux engagements auprès des milieux humains qui se trouvent à sa portée. Les conséquences en sont impressionnantes, tant sur le plan de la théorie que de la pratique. Là encore, la démarche de Lebret le conduit à ne jamais avancer dans la première sans s'être solidement enraciné dans la seconde.

* C'est d'abord l'exploration de la problématique de l'Aménagement du Territoire, chose toute nouvelle à l'époque. Il ancre ainsi la globalité dans un « terrain », et cette exigence ne le quittera jamais plus.

* C'est alors qu'il trouve l'articulation avec l'Université. Il rencontre François Perroux, jeune et brillant professeur à Lyon, qu'il embarque dans son aventure. Ils sont tous deux à la pointe d'une équipe qui entend définir et illustrer une façon nouvelle d'aborder l'économie, en abolissant les frontières disciplinaires réductrices : « l'Economie Humaine », en quête d'une globalité éclairée et opérationnelle.

* A partir de là, Lebret amorce, avec son équipe, une théorisation du social en cohérence avec ses options. C'est le début d'une série de travaux fondamentaux sur la « communauté » tendant à expliciter le mode d'organisation élémentaire du lien social. Cette thématique est particulièrement sensible dans la conjoncture du vide laissé par l'effondrement politique et social sous le choc de la défaite.

* Il n'oublie pas pour autant le terrain. L'exploration de la problématique communautaire le mène à nouer un compagnonnage fécond avec la Communauté Boimondau de Barbut et Mermoz, qui expérimente l'autogestion ouvrière, ouvrant la voie aux futures Sociétés coopératives ouvrières de production (SCOOP).

* Cette plongée dans le monde du Travail aboutit inévitablement à une rencontre avec le Marxisme, à la fois dialogue et confrontation, dont il apprécie l'apport méthodologique sur le plan de l'analyse des rapports sociaux, tout en récusant l'idéologie matérialiste qu'il juge incompatible avec sa vision de la globalité humaine, incluant la dimension spirituelle.

A partir de cette étape, Henri Desroche, alors jeune et brillant dominicain qui apparaissait comme son bras droit dans l'équipe d'Economie et Humanisme, devient, pour Lebret, un partenaire essentiel. C'est la raison pour laquelle il me paraît nécessaire de prendre

en compte la présence de Desroche dans toute recherche sur la pensée et la pratique de Lebreton. Malgré la séparation formelle entre les deux hommes, due à la condamnation sans appel par le Vatican, en 1951, du livre de Desroche « Signification du Marxisme », le lien profond entre eux ne s'est jamais rompu. Ils continueront de chercher dans la même direction et se retrouveront pleinement par la suite au Sénégal.

3) L'étape brésilienne et latino-américaine : la « problématique du Développement ».

Lebreton est appelé, en 1947, à l'initiative des Dominicains brésiliens, à donner une série de cours à l'Ecole libre de Sociologie de São Paulo. Licia Valladares, Hélijo Trindade et André Daugan ont montré de façon très convaincante l'importance décisive de cette nouvelle étape dans son parcours de penseur, de chercheur et d'homme d'action. Je m'en tiendrai donc à avancer quelques réflexions complémentaires.

Dans un premier temps, Lebreton s'y retrouve comme dans une marche excentrée de l'Occident. Il y navigue à travers une version sud-américaine de la culture occidentale, et c'est d'abord dans ce champ de référence qu'il situe les repères de la problématique à laquelle il se trouve confronté : proposer une lecture de la société brésilienne qui l'accueille à la lumière de l'Economie humaine qui lui est familière, et c'est ce que ses interlocuteurs attendent de lui. Cependant, très vite, Lebreton mesure qu'il a pris pied dans un nouveau monde, dont l'histoire, les caractéristiques, l'identité ne peuvent s'assimiler aux réalités qui lui étaient jusque là familières. Pour rester fidèle à la ligne qu'il s'est tracée, il doit donc intégrer dans sa vision des choses des perspectives nouvelles, et par là-même répondre au défi qui lui est proposé. Il s'y investira tout entier, en assumant tous les risques. Pour l'éclairer, je puis traiter de quelques points essentiels.

Devant ses nouveaux interlocuteurs, Lebreton est tenu de définir ses positions en termes de philosophie morale, confrontée à la nécessité d'un engagement au service de la justice sociale, tant les problèmes brésiliens révèlent d'écarts, de tensions entre des fractions de la population en situation d'inégalité, sans commune mesure avec la problématique européenne. L'influence de Maritain, déjà ancienne au sein de l'intelligentsia catholique brésilienne, demeure forte : elle donne toute sa place à « l'humanisme intégral ». Mais la question fondamentale demeure la « socialisation » de ces principes, pour répondre à des situations inédites. Le Personnalisme communautaire de Mounier a également sa place dans cet univers, et Lebreton peut y trouver des « pierres d'attente ».

En fait, l'une des rencontres décisives pour lui aboutira à l'ouverture d'un dialogue en profondeur avec Josué de Castro, l'auteur de *Géopolitique de la faim* et Directeur de la FAO. Ce n'est pas alors seulement le Sud industrialisé qui est en jeu, mais le *Nordeste*, terre de sécheresse, de misère et de migration, qui alimente la croissance vertigineuse des conurbations pauliste et carioca, en les ceinturant de favelas d'expansion exponentielle. C'est là le nouveau visage d'un « Tiers-Monde » qui envahira la scène internationale, bien au-delà de la fin du siècle.

Lebreton ne peut se dérober au dialogue avec les Démocrates-chrétiens latino-américains, qui se trouvent confrontés à la nécessité de faire passer dans les politiques concrètes une « doctrine sociale » à inventer, et qui ne pourra les dispenser de remettre en question les fondements traditionnels de leur engagement politique. La réponse n'est pas dans la sphère

des idées, mais dans la pratique du Développement sur le terrain, d'où surgiront les éclairages théoriques pertinents.

Après les ouvertures jugées provocantes de 1947, qui avaient déclenché les forces de résistance des tenants du conservatisme, tant laïc que religieux, Lebret doit attendre 1952 pour reprendre pied au Brésil. Une fois de plus, il va se tourner vers « les hommes », vers « tous les hommes ». Il lance alors les enquêtes qui lui sont familières, sur les terrains sensibles, que Licia a évoqués, là où l'évolution du rapport de force lui ouvre des portes. Il répond à des opportunités de partenariat avec les institutions, se frotte donc au dialogue avec les pouvoirs publics, non pas au niveau fédéral, mais à la base et dans les secteurs intermédiaires. Avec les équipiers qui s'engagent dans ce sens, se dessine alors une « méthode d'approche du Développement global » sur le terrain. C'est un chemin qu'il ne quittera plus.

Peu après le début de la seconde période brésilienne, en 1953, la notoriété de Lebret le fait appeler par les Nations-Unies pour une mission d'évaluation des niveaux de vie dans le monde. Il devient de plus en plus évident pour lui qu'il doit pouvoir s'appuyer sur un mouvement et une organisation acceptant cette perspective. Jean-Claude Lavigne a explicité très clairement les débats de ces années-là, à l'issue desquels les équipiers d'Economie et Humanisme ne se sentent pas en mesure de s'engager dans une telle aventure. Lebret décide de créer l'IRFED, qui sera dès lors l'outil d'ouverture au grand large, avec la mission de constituer les compétences nécessaires, particulièrement en recherche et en formation, et toujours dans l'esprit de la Recherche Action, pour soutenir le « Développement intégral et harmonisé ». Nous sommes en 1958. Robert Buron prend la présidence de la nouvelle institution. Lebret en est le Directeur général.

3) En quête de « l'harmonisation du Développement » : l'étape ultime : Sénégal, Viet-Nam, Liban, et, toujours, l'Amérique Latine.

C'est le moment précis où Lebret est convié à sortir de la sphère de la Civilisation occidentale, dans sa position dominante. Il va affronter d'autres systèmes de valeurs, modelés par leur histoire propre, d'autres visions du monde. Il va mesurer la nécessité de dépasser la confrontation inégalitaire des cultures et des civilisations, pour instaurer, de façon inédite, des dialogues, des échanges, des enrichissements mutualisés, vitaux pour l'humanité.

Les expériences majeures, pour lui, dans ces terrains nouveaux, seront alors celles du Sénégal et du Liban (avec l'apport tronqué de celle du Viet-Nam, faussée par la guerre). La Revue de l'IRFED, *Développement et Civilisations*, en sera le vecteur essentiel.

A ce stade de son parcours, Lebret retrouve en force la problématique de la communauté : au Liban, comme conseiller du Président Chéhab. Les études en vue de la planification qu'il dirige sont profondément orientées vers la recherche des équilibres inter-communautaires, dont les composantes essentielles sont liées aux différentes sociocultures religieuses, qui sont à la base du tissu social de la nation libanaise. La transversalité à promouvoir, dans la complexité d'un tel contexte, c'est la recherche des complémentarités entre les communautés préservant leur identité propre, et construisant entre elles une dynamique de développement exprimant l'identité nationale partagée. Là encore, le projet s'appuie sur une enquête permettant de faire apparaître, à tous les niveaux, les « potentialités » de tous ordres face aux

« besoins humains » de tous ordres. La globalité reste le maître-mot, et l'Economie humaine la clé du Développement. Les contradictions internes, avivées par les influences d'une géopolitique régionale incendiaire n'ont pas permis la mise en œuvre du « Plan Lebret », mais la vision sous-jacente demeure comme un élément important de la mémoire libanaise, sensible jusque dans l'histoire présente.

Au Sénégal, les choses sont allées plus loin. Je puis en parler en témoin et acteur direct dans les phases essentielles. Le premier contact avec Lebret avait été pris à l'occasion d'une conférence qu'il avait donnée au Centre culturel des Dominicains le 19 décembre 1957, lors d'une escale à Dakar sur le chemin du Brésil. Le thème : « Exigences et conditions d'une nouvelle civilisation » avait vivement impressionné son auditoire. Le Sénégal venait d'accéder au premier stade d'une autonomie imparfaite.

L'année suivante, une fois acquise la pleine autonomie, à la suite du Référendum constitutionnel du 28 septembre, et dans la perspective de l'indépendance qui s'annonçait à échéance proche, Mamadou Dia, Chef du Gouvernement sénégalais, entendait définir une politique de Développement globale rompant avec les persistances du régime colonial, et enracinée dans les valeurs de la culture africaine, tout en assumant la modernité. C'est donc tout naturellement que Mamadou Dia proposa à Lebret, qui l'accepta, de devenir Conseiller du Gouvernement pour l'orientation et la mise en œuvre de la nouvelle politique de Développement. La rencontre entre les deux hommes marquait beaucoup plus qu'un partenariat de circonstance. Leur dialogue, et leur collaboration, le musulman d'un côté, le chrétien de l'autre, instaurent un enrichissement mutuel touchant les idées autant que l'action pratique.

En pleine communion, le Chef du Gouvernement et son Conseiller rassemblèrent les compétences nécessaires, tant africaines que de coopération technique, afin d'élaborer des Perspectives de Développement à long terme ainsi qu'un premier Plan quadriennal. En investissant tout l'appareil méthodologique constitué dans les étapes précédentes, et en poussant plus loin la gamme des outils pertinents, Lebret lance deux séries d'investigations complémentaires l'une de l'autre : une macro-analyse, afin de fixer les termes de la problématique macro-économique et macro-sociale, et une micro-analyse permettant d'établir la balance des potentialités et des besoins, dans une approche territorialisée. L'IRFED est mobilisée sur ces deux dimensions, et coopère avec la CINAM, bureau d'études spécialisé travaillant rigoureusement dans la ligne de l'Economie humaine. La SERESA assure les études agricoles correspondantes.

La stratégie sénégalaise de Développement ainsi inaugurée appelle de profonds changements structurels. Le Plan impliquait un redécoupage de l'espace, afin de recentrer les structures administratives et techniques sur les « zones de développement » telles qu'elles avaient été identifiées à travers les études menées par les équipes de Lebret. A l'intérieur de ces zones, il s'agissait de partir du tissu social réel, des « communautés de base » - en l'occurrence les villages, cellules élémentaires potentielles de la dynamique de développement. Lebret conseillait à Dia de faire appel à l'IRAM, fondé au départ dans la mouvance de l'abbé Pierre, et qui avait mis au point au Maroc une méthode d'Animation rurale se posant comme système d'éducation permanente en vue de la participation au développement.

Toujours sur la suggestion de Lebret, le Gouvernement sénégalais demandait à Henri Desroche, qui venait de fonder le Collège coopératif de Paris, de créer une structure similaire au Sénégal, pour appuyer la mise en place d'un réseau de coopératives de développement, en aval de l'Animation. Parallèlement, Dia lançait une restructuration de tous les services techniques à la base, pour les intégrer dans des Centres d'expansion rurale polyvalents permettant une étroite coordination entre eux. Ainsi l'Animation assurait la formation d'un « auto-encadrement » paysan, qui prenait en charge les coopératives de développement, avec l'assistance partenariale des Centres d'expansion rurale, dans la recherche des synergies optimales.

Cette révolution structurelle aboutissait à l'appropriation par les nouvelles organisations paysannes autogérées de l'essentiel de la production agricole. Des filières de financement et de commercialisation, créées en aval dans le même esprit d'une « économie sociale », conduisaient alors à l'éviction de « l'économie de traite » qui maintenait, pour l'essentiel, le « pacte colonial » d'antan.

Il fallait quatre ans – la durée du premier Plan – pour que se mette en place le tissu de ces nouvelles structures complémentaires sur l'ensemble du territoire. Pour le Gouvernement sénégalais, sous l'impulsion de Mamadou Dia, c'était l'avènement d'un « socialisme africain » à visage humain, fondé sur la prise de responsabilité des acteurs sociaux dans le cadre de leurs valeurs culturelles identitaires, tout en ménageant la nécessaire ouverture sur le monde. Lebret était ainsi partenaire d'une transformation socio-politique de portée globale, dans la ligne initiée au Brésil, et qui correspondait pleinement à sa vision du Développement.

Les tenants de l'économie de traite, alliés aux forces passéistes bousculées par la nouvelle économie du développement et ses contreparties sociales et politiques, ne tardèrent pas à réagir. A mi-course du Plan, ils ouvrirent une crise politique majeure, soutenus par les forces extérieures dont les intérêts étaient en jeu. Dia, lâché par Senghor, et qui n'imaginait pas cette rupture à l'intérieur de son propre parti, fut brutalement balayé, emprisonné sans merci, et les belles constructions antécédentes se trouvèrent ébranlées en profondeur.

Lebret tenta de sauvegarder ce qui pouvait l'être, non sans déchirement, car il mesurait l'importance de cette expérience sénégalaise, qui avait porté plus avant que toute autre la logique du Développement participatif, global, harmonisé. Il le ressentait d'autant plus que c'était pour lui le fruit d'un dialogue personnel interculturel hors du commun, entre le chrétien qu'il était et le musulman Mamadou Dia son partenaire, dans une convergence tout autant spirituelle qu'intellectuelle.

Les leçons du Sénégal ne furent pas perdues. Elles demeurent des références précieuses pour éclairer les politiques de développement présentes et à venir. Lebret ne manqua pas, pour sa part, d'y puiser quelques inspirations majeures qu'il apporta tant au Concile Vatican II qu'à la rédaction de l'Encyclique *Populorum progressio*, message de l'étape ultime de sa vie. Ce fut là comme un testament couvrant la grande aventure commencée au Brésil, et poursuivie dans la même logique profonde et avec la même détermination, dans les nouveaux terrains du Développement où il avait été convié.

Conclusions : Quels enseignements en tirer aujourd'hui ?

En 1966, Lebret ayant émis le vœu que je lui succède à la tête de l'IRFED, je recueillais, en compagnonnage avec le Père Vincent Cosmao, le message qu'il nous avait légué avant de mourir « Elargir l'œcuménisme au-delà du monde chrétien – Inventer une nouvelle culture pionnière du Développement ».

A la lumière du chemin parcouru, deux grands objectifs apparaissaient essentiels pour aller plus avant, tout en nous appuyant sur le capital d'expérience et de méthodes déjà constitué. Il fallait impérativement faire se rencontrer les dynamiques latino-américaines et les dynamiques africaines, en attendant une extension plus large des réseaux de Recherche Action dans la ligne Lebret. Nous arrivions aussi à la conviction qu'il était fondamental d'investir dans la formation et l'éducation, leviers essentiels de la nouvelle « Culture du Développement ». Ce n'est pas le lieu de faire le bilan de la longue étape qui a suivi. Je retiendrai simplement quelques événements et traits significatifs.

L'équipe IRFED 66 accueille en première ligne des Brésiliens de premier plan. Parmi eux, tout particulièrement, Héron de Alencar, Vice-Recteur de l'Université de Brasilia, bras droit de Darcy Ribeiro, réfugié politique après le coup d'Etat militaire. Je lui confie la responsabilité du Département Formation de l'IRFED. Il est assisté de Marcos Guerra, collaborateur de Paulo Freire. Paulo vient lui-même donner des cours dans une de nos sessions d'été. Nous recevons la visite de Mgr Helder Camara, venu en pèlerinage d'hommage à la mémoire de Lebret. Devant les étudiants fascinés, il s'exclame : « L'espoir que je ressens en vous voyant me donne envie de danser ! ». Via l'IRFED, les Brésiliens s'impliquent en Afrique. Héron accomplit des missions marquantes au Tchad et en Algérie, où il retrouve son cousin Miguel Arraes. Marcos Guerra est détaché pour une mission de longue durée au Niger, en partenariat avec l'IRAM. En 1975, Luis de Sena vient nous rejoindre et prend la responsabilité d'une opération de grande envergure en Guinée-bissau, où nous retrouvons Paulo Freire.

Vincent Cosmao, qui a la responsabilité, au sein de l'équipe, de poursuivre l'action de Lebret auprès des Eglises, occupe une place éminente particulièrement dans l'attention portée au courant de la « théologie de la libération ». Cette ligne d'action avec les Eglises appelle un support autonome. En 1971, est ainsi créé le Centre Foi et Développement, qui deviendra le Centre Lebret et développera d'importants réseaux sur différents continents.

En 2005, nous venons de réunifier les deux entités, dont la convergence et les complémentarités apparaissaient de plus en plus évidentes, sous le nom de Centre international Lebret IRFED. La nouvelle structure, dans une fidélité sans faille à l'inspiration lebretienne, se consacre à l'animation d'un réseau international inter et transculturel. La thématique fondamentale est celle d'une Recherche Action engagée sur trois axes principaux : le dialogue des Civilisations – le partenariat entre les Sociétés civiles et les Pouvoirs publics – l'Education au Développement. Pour nous, il s'agit d'un retour en force d'une problématique proche des visions fondatrices et des engagements de Lebret et Desroche.

Une globalisation/mondialisation à visage humain n'est possible que si l'on dénonce une « globalité en trompe-l'œil » - qui met au centre du système mondial une régulation par le marché (et ses avatars), coupée de la prise en compte des valeurs et des besoins humains. Il convient alors de réhabiliter le Développement, dans un temps où on l'a évacué sans coup férir, pour lui substituer la religion de la croissance. Tragique retour en arrière : on se retrouve au temps des années 50, et des thuriféraires de la croissance unilinéaire !

Les enseignements de Lebret, du Brésil au Sénégal, nous renvoient à un Développement humain « centré sur les acteurs », qui suppose une dynamique remontante, « à partir du tissu social réel » (Développement à partir des communautés de base). Le corollaire en est un investissement conséquent dans des voies nouvelles d'éducation, accordées à la dynamique du Développement, dans l'esprit de la Recherche Action.

Roland Colin

Président d'honneur du Centre international Lebret IRFED
Directeur de recherche à l'Université de Paris III.